

cependant sont forcés de vivre coudé à coude avec l'apparence de l'intimité. M. de Castries s'y donna tout entier. Il engagea la conversation avec l'aisance d'un grand seigneur et la cordialité d'un soldat, s'adressant tour à tour à chacun de ses convives avec un rare esprit d'à-propos, insinuant adroitement à Piémont les louanges d'Auvergne, à Auvergne celles de Piémont.

Inutiles efforts ! Une réponse courte et polie sortait avec peine de ces cœurs où il n'y avait plus que haine et dédain. M. de Castries lui-même finit par ressentir les atteintes de cette paralysie morale : un silence de plomb pesait sur l'assemblée, les regards évitaient de se croiser, l'heure était pleine de défis.

Le marquis, découragé, se leva le verre en main.

« Messieurs de Piémont, messieurs d'Auvergne, dit-il d'une voix émue, je ne veux pas vous faire attendre plus longtemps une bonne nouvelle. Après-demain, nous irons ensemble à l'ennemi. Sa Majesté m'a fait l'honneur de me choisir pour vous mener au feu. J'en remercie. Depuis longtemps, nous nous connaissons, et nous savons ce que nous pouvons faire. Portons aujourd'hui la santé du roi. Vive le roi ! messieurs. »

M. de Castries choqua son verre contre ceux de MM. Rochambeau et M. d'Esparbès de Lussan.

Il y eut un moment d'indécision suprême. Les convives étaient debout le verre en main ; la joie brillait dans les yeux ; les cœurs, certes, étaient émus ; les mains peut-être allaient se toucher. Il eût sans doute suffi d'une seule tentative pour percer l'enveloppe de glace, d'orgueil et de rancune qui séparait ces hommes dignes de s'aimer.

Mais il suffisait aussi d'une inspiration contraire pour les séparer à tout jamais.

Hélas ! il y eut un homme, en ce moment décisif, qui donna le signal de nouvelles provocations.

« Vive le roi ! » répéta un officier de Piémont en faisant un pas en arrière pour éviter le contact du verre de l'officier d'Auvergne qui était à son côté.

— Vive le roi ! répéterent tous les autres.

Mais les officiers de Piémont avaient tous imité leur camarade : Piémont cloquait son verre à celui de Piémont.

Auvergne, dédaigné, reposa sur la table son verre plein.

Un murmure de colère courut autour de la table ; quelques mains cherchèrent la garde de l'épée.

Le marquis écrasa d'un regard l'insolent qui venait de manquer si gravement au respect qu'il lui devait.

C'était un jeune capitaine, dont la figure élégante était empreinte d'une insigne expression d'impertinence et de méchanceté : on le nommait M. Béchet de Biarge.

« Vive le roi ! » répéta-t-il.

« Vivent les mûrches et la guerre, quand on est soldat ! le bon temps ! »

Marcher, manger, boire et dormir. Le reste à la grâce de Dieu.

Le régiment d'Auvergne avait quitté Cassel et chacun laissait dormir jusqu'à nouvel ordre sa grande colère contre Piémont. On allait à l'Ecole : dix jours sur la grande route, et la bataille au bout du chemin !

Aussi, rien n'était plus riant que l'aspect du camp d'Auvergne dans la soirée du jour qui suivit le départ de Cassel.

C'était à quelques minutes de la petite ville de Holsdorf, dans une prairie émaillée de marguerites et de boutons d'or. Le soleil, ami de toute joie et de toute poésie, perçait de ses derniers rayons le feuillage touffu des peupliers qui projetaient au loin leurs grandes ombres sur les tentes, les faisceaux d'armes, les drapeaux et les chapeaux galonnés d'or. La journée avait été chaude ; mais la douce brise du soir faisait frissonner les feuilles. Les cuisines étaient en pleine activité ; leur fumée bienâtre s'élevait dans l'air ; sous les feuillées passagères, des groupes de buveurs partageaient fraternellement leurs cruches de bière en chantant des refrains bachiques.

Auvergne faisait ripaille.

Le pays était bon et n'avait pas été foulé par la guerre ; avant le départ M.